

Massinissa, Les Mines d'Atalès

Déjà parus du même auteur :

Massinissa, Au pays des Massylès. 2017

A Paraitre, du même auteur :

Massinissa, Le Siège de Kirthan. 2018

Massinissa, La République des Marchands. 2019

Massinissa, Un Roi sans terre. 2020

Massinissa, La Fortune de l'Audacieux. 2021

Massinissa, Le Songe d'Aylimas. 2021

Massinissa, Les Mines d'Atalès

MASSINISSA

**

Les Mines d'Atalès

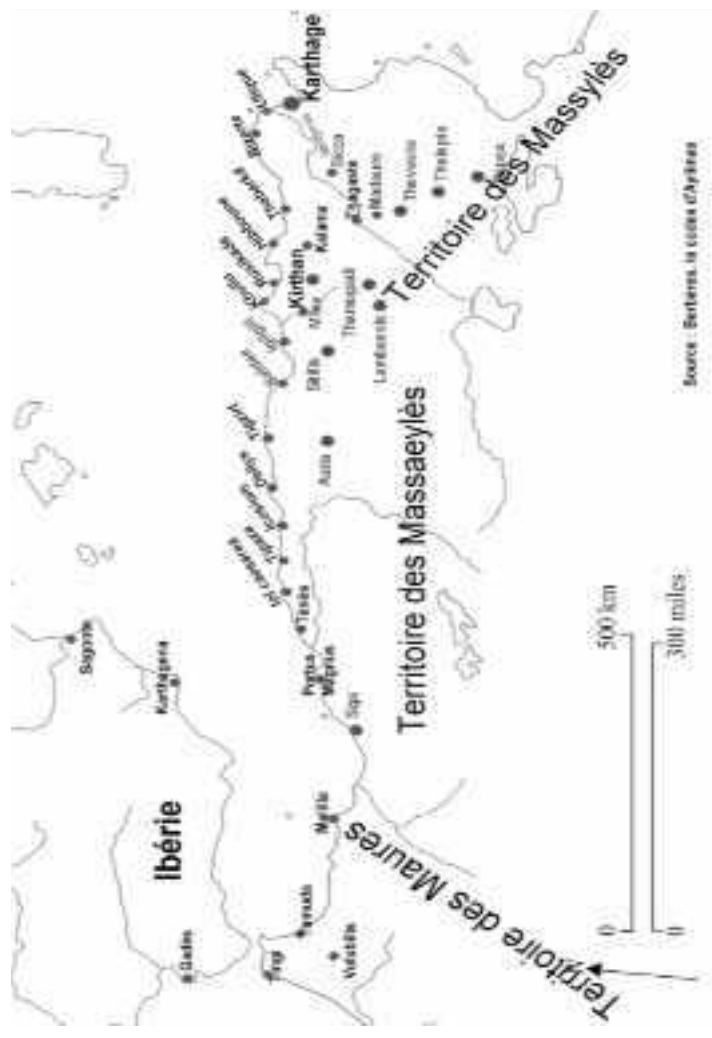
Roman

Denis Chetti

Copyright © 2017 - Chetti Denis
Tous droits réservés.
ISBN : **979-10-359-5085-9**

Repères chronologiques :

- 237 Mariage de Naar Baal et Salam Baal. Le general Abdmelkart Barak mène son expédition en Ibérie.
- 236 Naissance de Publius Cornelius Scipion, le futur Scipion l'Africain.
- 235 Naissance de Safanis Baal, fille d'Azrou Baal Giscon.
- 234 Naissance de M. Porcius Caton.
- 233 Syphax devient Aguellid des Massaeylès
- 232 Naissance de Vermina, premier fils de Syphax.
- 231 Karthage, s'acquitte régulièrement des indemnités.
- 230 Abdmelkart récupère Hanni Baal Sadar Baal et Megen.
- 229 Mort d'Abdmelkart Barak, durant le siège d'Heliké en hiver. Son gendre Astour Baal le beau lui succède.
- 228 Fondation de Karthagena par Astour Baal le beau.
- 226 Traité d'Astour Baal le beau avec Rome. Il s'engage à ne pas franchir l'Iber avec des troupes en armes.
- 221 Assassinat d'Astour Baal le Beau, Hanni Baal Barak lui succède et prend le commandement des armées puniques.
- 219 Hanni Baal assiège Sagonte, ville côtière méditerranéenne en Ibérie, qui appelle à l'aide Rome.
- 218 Hanni Baal entreprend le périple de l'Iber jusqu'à la vallée du PO - Début de la 2e guerre punique – Il passe le Rhône et franchit les Alpes.
- 217 P. Scipion rejoint son frère en Espagne .
- 216 Victoire d'Hanni Baal à Cannes où 45 000 Romains trouvent la mort et 20 000 sont faits prisonniers - Défaite de Sadar Baal Barak en Espagne.
- 215 Syphax est Aguellid des Massaeylès - Succès des Scipion en Espagne.
- 214 Conflit de frontière entre les royaumes numides. Syphax s'allie avec les Scipion. Gaïa avec les Karthaginois. Retrait karthaginois d'Espagne.
- 212 Syphax encouragé par Rome envisage d'attaquer le territoire des Massylès pour faire la guerre à Karthage.



Situation du premier opus : Au pays des Massylès.



La Numidie, aux origines des royaumes Massylès et Massaeylès, fut soumise progressivement aux aléas des envahisseurs étrangers qu'ils soient Grecs, Phéniciens ou Karthaginois. Ces derniers occupèrent d'abord le littoral puis s'enfonçant à l'intérieur des terres, allèrent à la rencontre des peuples qui vivaient en parfaite liberté, au gré des pâturages et des saisons, réunis autour d'une confédération de tribus.

Les Karthaginois, hôtes des Africains, se hâtèrent d'acquérir une émancipation grâce à leur habilité marchande et à leur flotte maritime en impliquant fortement les Numides dans le conflit qui les opposa à Rome, pour la maîtrise de la mer intérieure.

Les Berbères devinrent souvent et malgré eux, l'enjeu d'alliances avec les ennemis de Karthage, dans le but de s'affranchir de l'emprise grandissante de la cité des marchands et de sa politique coloniale africaine. Tantôt alliés tantôt opposés à Karthage et à son hégémonie politique, ils menèrent une lutte constante pour leur survie et pour leur liberté depuis les temps où l'Aguellid Yarbaal assista passivement à l'édification de la cité d'Elyssa vers -840, jusqu'à l'époque de l'Aguellid Gaïa.

Ce dernier tenta aussi longtemps que possible de maintenir une autonomie relative de son royaume, mais finit par apporter son concours au général barcide Abdmelkart dans la guerre civile qui embrasa l'Afrique durant la révolte des mercenaires. Ainsi, il permit à son neveu Naar Baal de renforcer l'influence des Massylès à Karthage, contre celles des Massaeylès que convoitaient les Romains pour affaiblir leur rivale en Méditerranée.

Les Massylès s'ancrèrent davantage à Karthage, grâce au

général karthaginois Abdmelkart qui inaugura des alliances de sang, par les mariages de sa sœur Shamesbaal puis de sa propre fille Salambaal avec des princes numides.

Au même moment, un clan opposé aux Barcides, celui des Hanna, chercha plutôt à encourager l'implantation de colonies karthaginoises sur les terres des Massylès, employant des mercenaires étrangers le plus souvent recrutés auprès des Numides.

*À Meryl, ma deuxième fille, je dédie cet opus, accompagné de
l'inépuisable tendresse du père que j'ai été
et que je serai toujours.*

Le mystère de la naissance est le véritable fondement de la vie sociale. Grande prêtresse Markounda : -293/-200

À la naissance des princes Massylès, l'Aguellid Gaïa s'apprêta à organiser des réjouissances dans le royaume. En ces temps de guerre, ce moment de répit permettait à toutes querelles de s'estomper un moment et au peuple de retrouver sa joie de vivre et une espérance dans un lendemain bénéfique et prometteur, malgré le deuil qui frappait la famille royale.

— Que les messagers partent, déclara l'Aguellid au conseil, avant de se rendre auprès de son frère Oulzasen. Il le trouva sous le choc, prosterné au pied du lit nuptial où gisait la défunte.

— Louanges au ventre, qui nous a porté, mon frère.

Oulzasen était consterné, trop impuissant pour répondre à Gaïa. Il ne réalisait pas encore ce qui venait de se passer. Le décès de Tafenda était prématuré, incompréhensible. Elle se sentait envahi par une angoisse pesante, à la manière d'une vague de tristesse emportant ce qui restait de son âme sur le rivage de ses émotions.

— Elle était si bien, hier encore, parvint-il à articuler en regardant son épouse. Je l'entends encore, je la sens encore, elle n'est pas partie, pas de cette façon !

— Il faut te reprendre, mon frère ! Elle t'a laissé en héritage notre futur Aguellid. C'est à toi que revient la charge de l'élever.

Il y eut un silence pendant lequel chacun d'eux essaya de trouver les mots pour dépeindre la dure réalité. Gaïa se demanda de quelle manière allait-il aider son frère et puiser en lui les ressources nécessaires pour gérer cette perte, alors que lui avait été épargné

par le destin.

— Des nouvelles de l'Est ? demanda Oulzasen, surprenant l'Aguellid dans ses pensées.

— Non mon frère ! Mathan n'a plus donné signe de vie.

— Je crains pour notre sœur ainée.

— Elle est habituée à la solitude, tu sais !

— Je ne parlais pas de ça ! Crois-tu qu'elle voudrait s'occuper de mon fils !

— Menza sera contente et fière d'élever ton fils, bien sûr. Nous le lui demanderons.

— L'enfant qu'elle n'a jamais pu avoir avec Mathan. Elle aurait dû être plus vigilante.

— Qui donc mon frère ?

— Mon épouse Tafenda ! Au dernier mois de grossesse, elle aurait dû se prémunir contre les forces maléfiques qui ont attentées à sa vie, dit Oulzasen, rongé par la culpabilité.

Il arrêta un instant son regard sur le corps inerte de Tafenda.

— J'ai oublié de te féliciter !

— Merci ! Ces forces dont tu parles, ont épargné ton enfant. Il te faudra du temps pour accepter la réalité et te ressaisir. J'ai pris la liberté d'organiser son enterrement, en attendant ne reste pas seul. Mastanabal est annoncé pour aujourd'hui, il te tiendra compagnie.

— Je me demande si j'ai tout accompli pour lui éviter ce fatal destin ?

— Le deuil t'afflige et te fais sentir une culpabilité qui te submerge. Mais tu sais bien que toutes les épreuves sont déjà écrites sur notre front, il ne sert à rien d'en éprouver des

reproches.

Il y eut à nouveau un silence. Gaïa posa sa puissante main de guerrier sur l'épaule droite de son frère et la maintint un bon moment.

— La vie à plus de droit sur la mort, je le sais bien, murmura Oulzasen. C'est ce que les anciens nous ont appris, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela ! Nous sommes désarmés devant l'évidence de la mort, mais nos enfants méritent mieux que des lamentations, ne crois-tu pas ?

— Je veux bien revoir mon fils, mais pas aujourd'hui. Menza s'en occupera très bien, je lui fais entièrement confiance.

— Prends le temps. Je vais, de ce pas, parler à notre sœur ainée. Après demain nous enterrerons Tafenda, on doit s'y préparer, annonça Gaïa avant de laisser son frère à ses méditations et à son chagrin.

Dans l'aile opposée du palais royal, la grande prêtresse Markounda était affairée. Aussitôt la naissance des princes numides, elle se chargea de les enduire d'huile, puis elle les emmaillota dans un linge blanc, avant de remettre l'un à sa nourrice et l'autre à sa propre mère. Ensuite, elle s'empara du placenta des deux femmes et disparut loin des regards, dans une partie du jardin attenant au palais, un endroit connu par elle seule, afin de les enterrer. Cette partie du rituel était indispensable afin de protéger la mère et son bébé.

— Le sang de l'accouchement doit être au contact direct avec la terre et la discrétion est de mise, répondit-elle à sa fille qui l'interrogea du regard.

— Mais pourquoi tant de précaution ?

— À cause des personnes tentées de l'utiliser dans des rituels de magie noire ou pour jeter des sorts maléfiques.

— Ah, bien sûr ! C'est pour cela qu'il faut le faire disparaître !

— Oui, mais il ne doit pas être jeté. Il faut l'enterrer dans la maison ou près du lieu de l'accouchement, car il symbolise son enracinement à la terre qui l'a fait naître.

— Il faut bien le restituer à la terre, cette terre féconde et prospère qui a le pouvoir d'offrir une vie meilleure, à ceux qui l'habitent.

Le placenta restitué à la terre grâce à ce rituel devenait ainsi le frère tellurique du frère cosmique, celui qui venait de naître en s'incarnant dans le corps physique du nouveau-né. Lorsque l'enfant tombait malade, la prêtresse qui devait obligatoirement être atteinte de ménopause, le plaçait à l'endroit où était enterré le placenta pour qu'il reprenne contact avec son jumeau. Pour finaliser le rituel de la naissance, elle prépara une amulette qu'elle attacha au bras des deux jeunes princes. L'artifice était confectionné pour les protéger des maléfices et des sortilèges et surtout du « mauvais œil » des femmes stériles.

— L'amulette doit rester attachée à leurs corps pendant au moins quarante jours, insista Markounda. Je suis seule habilitée à la retirer.

— On ne peut donc pas les retirer avant ?

— Si ! C'est possible, ma fille. Cependant tu ne pourras le faire qu'en ma présence au risque de briser le lien de protection que je viens d'établir !

La naissance par elle-même ne donnait pas à l'enfant le statut d'individu à part entière. Il fallait pour cela, pratiquer une succession de rituels pendant les sept premiers jours de sa vie, qui allaient lui permettre de marquer sa naissance au sein de la tribu et de son clan. Pendant les trois premiers jours, la mère et l'enfant ne devaient pas quitter la maison.

Il n'était pas recommandé non plus de leur rendre visite, exception faite des intimes de la maison. Une lampe de terre resta allumée afin d'éloigner les âmes errantes et laisser le nouveau-né en paix le temps que son âme s'habitue à son nouveau corps. Comme avec le rituel des morts, la mère et l'enfant devaient disparaître aux yeux des vivants pendant trois nuits successives à l'image de l'astre de la nuit qui disparaissait trois nuits avant de se renouveler. Après, seule la famille proche avait le droit de leur rendre visite. Le huitième jour, on éteignait le feu et l'enfant recevait son nom.

Pendant cette première semaine, Markounda prépara et servit le repas de Titrit. C'était son rôle d'accoucheuse, celle qui avait aidé à la naissance. C'est elle qui la lava et qui donna les premiers soins aux princes massylès.

Chez les Numides, les rites funéraires étaient calqués sur les rites de la naissance. Les quarante jours rituels observés à la naissance se retrouvaient aussi à la mort d'un être humain. La vie prenait alors une dimension cyclique qui se renouvelait et se poursuivait à travers le ventre maternel. La mort n'était pas considérée comme une fin définitive, mais elle était une renaissance qui contribuait au renouvellement de la vie, de la nature. Ce n'était qu'un passage, un changement d'existence. Le corps du défunt devait disparaître avant le troisième jour après la mort. Les anciens disaient que pendant ces trois jours l'âme du défunt se tenait sur le seuil de la porte pour y revenir le quarantième jour.

La cérémonie de la défunte Tafenda eut lieu selon la coutume. Le Conseil des Anciens était présent au complet, ainsi que les membres de la cour royale. Markounda présida la cérémonie mortuaire au titre de grande prêtresse royale, en remplacement de sa fille, toujours alitée.

C'est elle qui s'occupa de préparer les derniers instants terrestres de Tafenda. Après l'avoir soigneusement lavé, elle l'enveloppa d'un linceul et la présenta pour la veillée mortuaire. Vers la fin de

la cérémonie funèbre, on appela trois fois l'âme de la défunte.

— Tafenda, Tafenda, Tafenda ! Que la terre te soit légère !

— Porte toi bien, porte toi bien, porte toi bien ! répéta l'assistance.

— Sois heureuse dans la terre.

Alors, son époux Oulzasen fut convié à choisir les objets qui l'accompagneront dans sa seconde vie.

— Les premiers parents du monde sont nés de la Terre et c'est dans la terre qu'ils retournèrent à leur mort, prêcha la grande prêtresse Markounda. La mort n'est pas une dissolution de l'être, c'est un changement de vie qui passe à sa deuxième existence. Elle n'est que la séparation entre le corps et l'esprit qui l'animait durant la vie.

La suite de la cérémonie de clôture se passa sous la forme d'un dialogue rituel entre la grande prêtresse Markounda et une autre prêtresse voilée du visage, représentant la vie et la mort.

— Et l'âme, ne s'enferme-t-elle pas dans le tombeau avec le corps ?

— Elle reste tout près de nous et continue à vivre sous terre, répliqua Markounda.

— Si l'âme n'a pas son tombeau, elle n'a pas de demeure non plus ? interrogea à nouveau la prêtresse voilée.

— Elle erre en aspirant au repos.

— Elle erre, mais dans quel but ?

— Elle aspire dans un premier temps au repos bien mérité après les agitations de la vie. Puis, si elle a mal œuvré, elle devra revenir sur terre pour se racheter. Si elle a bien œuvré, sa récompense est de demeurer auprès des anciens, ceux qu'on ne voit plus !

— Pourquoi sommes-nous sur terre et où irons-nous après cette vie ?

— Observe l'univers et tu comprendras que nous avons tous une raison d'y être !

— Et puis après ?

— Il y a une raison à tant d'expérience accumulée au cours de notre vie. L'esprit survit à la disparition de notre corps, il est appelé à se réincarner plusieurs fois.

— Est-il donc éternel ?

— Malheur, si tu ne crois pas en sa survie et penses que seuls les biens matériels sont importants, car ta quête des biens terrestres est illusoire et éphémère. Un jour, tout ce que tu as accumulé sur terre, disparaîtra.

Ainsi put partir Tafenda dans l'autre monde et les siens la confier à la terre.

Dès le matin même, Gaïa fit annoncer par les crieurs à travers toute la cité de Kirthan, une semaine de liesse et de festivités, pendant laquelle furent organisés des tournois de cavalerie et de tirs au javelot et à l'arc, ainsi que des soirées de divertissements et de danse autour d'un grand feu, organisées à l'extérieur de la cité. Les autres cités Massylès furent informées, de la naissance des princes et les chefs de tribus furent conviés à rejoindre la capitale du royaume pour célébrer avec le roi la naissance de son fils et de son neveu.

La cérémonie se fit en grande pompe et les musiciens excellèrent dans leur art de souffler dans la ghaïta, flute spécifique berbère, accompagnée par les rythmes des bendirs. Ils s'accompagnaient de chants à la gloire de l'ancêtre Aylimas et de son épopée en Sicile tandis que les femmes faisaient retentir l'air de leurs joyeux youyous stridents et envoûtants. On termina par un grand repas, composé de couscous à la viande et de gâteaux au miel, le tout

arrosé par du lotus frais, offert par l'Aguellid Gaïa.

Pendant cette semaine, la reine et son enfant restèrent à l'écart de la foule. C'était une période obligatoire d'isolement.

La grande prêtresse Markounda se rendit chaque soir auprès des nouveau-nés pour renouveler à chaque fois le rituel de protection. Elle fit suspendre au-dessus de leurs têtes un couteau afin de conjurer les mauvais esprits, les effrayer et les empêcher de nuire.

Durant les sept jours qui suivirent la naissance de Massinissa, tout se passa de façon à ce que la reine Titrit et son bébé soient dans une fusion symbolique, unis encore dans une relation extra utérine. Le dernier jour de la semaine de cérémonie, on procéda à l'ultime rituel de la naissance, celui du choix du nom de l'enfant, car jusqu'à ce moment-là, il n'en portait pas. Il était le fils où la fille de son père ou de sa mère.

Ce n'est qu'au huitième jour que les enfants eurent le droit de porter un nom. Devant une assemblée réunie, au sanctuaire de la déesse Afrika, Gaïa porta son fils dans ses bras et le nomma « Massinissa », tandis qu'Oulzasen fit de même en nommant son fils « Kabassen ».

Quand la cérémonie fut terminée, le roi et son frère, en jeunes pères impassibles, rentrèrent au palais afin de fêter l'évènement avec leurs proches.

*La justice du roi importe plus au peuple qu'une bonne récolte.
Aguellid Madghis : -316/-244*

Les nuages dansaient avec l'astre de la nuit dans un ballet silencieux puis se dissipèrent inondant Mathan d'une clarté froide et blafarde. Depuis un moment, il contemplait la multitude de feux qui illuminaient les camps karthaginois. Dans la plaine en contrebas, deux armées lui faisaient face. Sur le flanc droit, celle du général Abdmelkart et sur le flanc gauche, celle d'Hanna qui finit par rejoindre son rival. Sur cette large plaine allait se dérouler l'acte final de la révolte, commencée il y a trois années et demie.

— Tu te remets de tes blessures ?

— Lesquelles ? répondit Spendius en gonflant sa poitrine d'une bouffée d'air frais.

Mathan eut un sourire du coin des lèvres et tourna à nouveau la tête en direction de la vallée.

— Tu n'as pas beaucoup dormi, remarqua Spendius.

— J'ai devant moi l'éternité pour me reposer. C'est le grand jour, annonça-t-il en désignant du menton l'aube qui tardait à pointer.

Le camp des rebelles, dressé sur une petite colline à proximité de la cité de Leptis dominait légèrement la vallée.

La mer n'était pas loin, on entendait ses vagues rouler sur la grève et on devinait la côte à l'air marin chargé d'iode qui se faufilait dans les vêtements des soldats mêlant rosée et humidité. La mine grave, Mathan n'avait jamais cessé d'être confronté au danger, il ne savait faire que ça d'ailleurs. N'arrivant plus à dormir, il se

leva et sortit de sa tente pour contempler la fin de la nuit. Une violente odeur d'humus arriva à son nez et le saisit. Il jeta un regard autour de lui. De vieux troncs d'arbres étaient étalés sur le sol et sous l'action du vent marin, les branches s'agitèrent lentement.

Le bruit des pas craquant les branches jonchées sur le sol attirèrent son attention. Il tourna la tête et vit Spendius qui sortait de sa tente en se tenant les mains, torse nu. Il fit une légère grimace que Mathan perçut, malgré l'obscurité. Spendius s'approcha de son compagnon et découvrit le spectacle nocturne qui s'étalait sous leurs yeux.

Les camps des ennemis semblaient paisibles. À part les sentinelles que l'on devinait à leur passage devant les feux, le reste des soldats dormaient.

— Jusqu'à la mort, tu l'avais promis ! T'en souviens-tu ?

— Jusqu'à la mort, répéta Mathan. Oui, je m'en souviens.

Tous les deux savaient que les chances de vaincre les deux armées, en terrain plat et à découvert, étaient inexistantes. Mathan se redressa avec difficultés, le corps endolori et recouvert des récentes blessures. Depuis sa sortie de Tynès, il avait eu à ses trousses les deux corps d'armée bien décidés cette fois à en découdre. Il échappa même à une embuscade, tendue par Abdmelkart en personne et réussit à semer les troupes d'Hanna qui le poursuivaient sans relâche. Fatigué de courir, las d'un tel harcèlement, il décida, de concert avec Spendius, d'en finir une bonne fois pour toutes.

— Nous allons accorder aux généraux karthaginois ce qu'ils attendent de nous !

Le jour et l'heure furent même convenus grâce à un échange de messagers, pour convenir de l'affrontement final, armée contre armée, pour l'ultime combat. Mathan prit une poignée de terre

dans ses mains et la porta à sa bouche au moment où l'aube s'éclaircissait.

— Une de tes coutumes numides ?

— J'embrasse cette terre pour laquelle j'offre ma vie.

— Je ne serais pas loin derrière toi, quand tu quitteras cette terre, ami !

— Je sais. Tu auras été un ami sincère.

— Et toi, tu m'as fait connaître la vie des hommes libres.

— Ce ne sera pas pour cette fois, la liberté !

— Pour moi, si.

— Il est temps de réveiller les hommes. Nous irons au combat le ventre repu, décida impassible, Mathan le Numide.

Quand la bataille commença, les rebelles affrontèrent courageusement une armée qui était numériquement bien supérieure et mieux équipée, malgré l'absence remarquée de Naar Baal et de sa cavalerie numide, que le général Abdmelkart avait préféré mettre en retrait lors de cet affrontement.

— Je ne veux pas que les frères s'entretuent, avait-il donné comme consigne à son neveu. Tu n'interviendras pas dans cette bataille, l'avenir de ta nation en dépend.

— Aurais-tu des doutes sur la fiabilité de mon engagement ?

— Non, aucun, assura Abdmelkart. Je veux que tu puisses parader triomphalement à Karthage à la tête de ton escadron. J'ai de grands projets pour toi.

— Mais dans l'immédiat ?

— Mathan vient de m'avertir qu'il libérait Azrou Baal Giscon. Il veut te voir une dernière fois, avant la bataille.

— Quand ?

— Tout de suite. Tu iras vers lui en hissant le drapeau des pourparlers.

— Dans ce cas, je ne me sens pas humilié d'être tenu à l'écart du combat, répondit le prince Naar Baal en quittant promptement la tente du général.

Les rebelles résistèrent aux phalanges et aux éléphants de leurs ennemis, mais les dieux en avaient décidé autrement. Pour les mercenaires africains, l'espoir d'un affranchissement de la tutelle karthaginoise fût englouti dans cette plaine et s'acheva dans un carnage, par une victoire totale de l'armée punique. La grande partie des soldats africains qui avaient été engagés de ce vaste mouvement de révolte fut massacrée et ses chefs, capturés.

Spendius fut crucifié avec d'autres chefs rebelles et Mathan fut exhibé dans les rues de la cité des marchands. Il subit le martyre de la part de la population avant d'être à son tour crucifié aux côtés de son compagnon de lutte. Les populations numides se soumirent encore une fois à la domination des Karthaginois et la cité d'Elyssa retrouva la joie de vivre, comme avant la guerre. Abdmelkart reçut le titre de Stratège de toute l'Afrique pour ses victoires et fit une entrée triomphale dans la cité où se fit remarquer un jeune prince numide, chevauchant derrière lui, Naar Baal, son futur gendre.

La guerre était finie en Afrique, mais pour le général Abdmelkart, il restait encore une chose à faire. Sans attendre les festivités prévues pour marquer la victoire, il décida de se rendre en Sardaigne, à la tête d'une armée, car les Romains n'avaient pas encore investi l'île et les mercenaires révoltés avaient abandonné leurs revendications. Une fois sur place, il y plaça des gouverneurs pour administrer les colonies et renoua les accords avec les habitants de l'île. Bien que cette démarche soit conforme au traité de Lutatius, les Romains y virent un acte d'hostilité et déclarèrent la guerre à Karthage, obligeant Abdmelkart à reculer, faute de préparation et de moyens.

À son retour, il se présenta au sénat, prêt à affronter ses adversaires de l'intérieur, le tribunal des Cent Quatre.

— Le traité que vous avez accepté des Romains, fustigea-t-il. Ce traité a vendu très cher la paix à notre patrie. Il nous a fait perdre tout espoir de monopole sur les routes maritimes de la mer intérieure, alors que nous étions tellement près du but. Maintenant la mer est ouverte à toutes les nations et surtout à l'Italie qui verra son commerce fleurir à nos dépens.

— Tu ne comptes pas revenir sur cet accord, scellé par la foi de nos serments et par les dieux de notre cité, protesta Hanna, son éternel adversaire au sénat.

— Rassure-toi, tes intérêts seront préservés, malgré tes maladresses et ta cupidité. Par ta faute, je le rappelle ici, les tributs de la Sicile qui remplissaient les caisses de notre trésor remplissent désormais le trésor de Rome. Mais doit-on se résigner, je vous le demande !

— Les guerres sont couteuses et nous ne sommes pas nés soldats, pour conquérir des terres avec nos armes au péril de nos vies !

— C'est pourtant ce que tu as accompli en Afrique, contre nos alliés numides ?

— C'est la solution la moins dangereuse pour le bien-être et le profit de notre république !

— Sans oublier au passage, ton propre bien-être et profit, je me trompe ?

— Il n'y a aucun mal à cela. Serais-tu envieux de mes richesses ?

— Combien de fois avons-nous été frappés par le malheur ? Combien de fois avons-nous été obligés de partager, avec les Phocéens, les Étrusques, les Grecs de Sicile, ce qui a été notre domaine exclusif ? Mais à chaque fois notre nation s'est

redressée, sans spolier les biens de nos voisins !

— Pourtant, c'est tout ce qui nous reste aujourd'hui, l'Afrique ! N'est-elle pas assez riche pour nous assurer la puissance et le bien-être ?

— Tu ne vois que le bout de ton nez, Hanna ! Même l'Afrique n'est pas à l'abri de nos ennemis. Rappelle-toi d'Agathoklès et de Regulus et tout récemment de la révolte des Africains !

— Nous les avons châtiés comme ils le méritaient ainsi que tous ceux qui leur apportèrent aide et assistance, en les réduisant à la servitude !

— Les Africains sont nos alliés, pas nos esclaves ! Ensemble nous pourrions continuer le rêve d'Hanna l'explorateur, d'Hanni Baal le grand, qui peuplèrent nos colonies avec les Numides. À les traiter comme tu le fais, tu ne manqueras pas de te les mettre à dos à chaque fois qu'une occasion de révolte se présentera sous la forme d'un général ennemi assez hardi pour oser traverser la mer et menacer nos murs et nos vies ! Il faut avoir perdu toute mémoire pour ne pas pressentir ce danger ! Jusqu'où iras-tu dans tes ambitions en répétant les mêmes erreurs ? Jusqu'à ce que notre république succombe ?

Un cri d'indignation parcourut l'hémicycle. Les sénateurs se souvinrent combien il s'en était fallu de peu pour que leur cité soit livrée à ses ennemis et aux coups imprévus du hasard.

— Aujourd'hui, la situation est plus sereine, nous sommes en paix, tenta de plaider Hanna.

— De quelle paix parles-tu ! La paix de Rome qui ne tient qu'à un fil ? La ratification du traité n'a-t-elle pas été modifiée par l'opinion publique romaine ?

— Je pense qu'il vaut mieux une paix fragile qu'une guerre ruineuse !

— Crois-tu que Rome va s'en contenter ? Il se peut qu'elle ne songe pas à l'Afrique et que l'Italie lui suffise pour l'instant, mais si notre salut doit dépendre de cette condition, ne vois-tu pas le danger auquel notre cité s'expose ? Toi, Hanna, l'ami des Romains, peux-tu nous garantir ici, d'une manière solennelle que ces amis, même en se contentant de l'Italie, n'exigeraient pas un jour prochain notre totale soumission ?

— Je ne peux pas le promettre, mais que proposes-tu, général Abdmelkart Barak ?

— Considérons cette paix comme une trêve et tant qu'elle durera, nous devons nous préparer à l'inévitable reprise des hostilités.

— Tu penses à te venger pour la défaite de Sicile ?

— Ce ne sont plus les défaites qu'il faudra venger, suffète Hanna ! Ce n'est plus les terres de Sicile et de Sardaigne qu'il nous faudra reprendre ! Il nous faut conquérir le droit de vivre, autrement que par le bon vouloir des Romains !

Le général Abdmelkart fut interrompu par un flot d'applaudissements.

— C'est la prudence qui nous dicte ce choix ! C'est notre devoir de nous tenir prêts à l'inévitable lutte qui nous attend et à agir le moment favorable, repris Abdmelkart.

— Comment comptes-tu faire, toi dont la fermeté et le désintéressement sont légendaires ?

— Une expédition vers une nouvelle terre, dévoila triomphalement le général barcide.

— Encore et toujours la guerre, s'indigna Hanna.

— La seule solution pour assurer notre défense est de mener une stratégie offensive, martela Abdmelkart à l'intention des suffètes.

Il se contenta de donner sa vision des choses pour traiter les questions urgentes du moment, mais sans donner de détails, autres que sa volonté de passer à l'action et de fédérer toutes les bonnes volontés puniques pour y arriver.

*Notre terre est régénératrice, elle absorbe tout,
le mal comme le bien.*

Suffète Amessan -292/-202

Au sein de l'Hémicycle, le parti de la paix et le parti de la guerre se connaissaient bien, depuis le temps qu'ils s'affrontaient. Chaque parti se rattachait à ses idéologies en évoquant des arguments soit hostiles soit en faveur de la guerre. Le clan des Hanna, s'appuyait sur le conseil restreint tandis que le clan des Barcides s'appuyait sur l'assemblée populaire et la corporation des artisans et boutiquiers de Karthage ainsi que tous les anciens officiers de l'armée de Sicile qui avaient servis sous les ordres du général Abdmelkart.

— Ta vision n'est pas entravée de paresse et de légèreté comme semble le montrer celle des partisans de la paix, affaiblis par l'âge et l'oisiveté ! plaïda Naar Baal.

— Ils ont une vision qui aspire à profiter de la paix pour couler des jours heureux dans l'insouciance et le confort ! ajouta le gendre chéri !

— Ils reculent ainsi l'heure fatidique de la bataille pour vivre et mourir dans une sérénité apparente, convint Abdmelkart.

Le général barcide enseignait par l'exemple de sa vie et de ses succès le nouveau patriotisme qu'il fallait suivre pour surmonter les dangers et triompher à tout moment des ennemis de la république.

C'était bien à cause de cet attentisme néfaste que la guerre civile avait éclaté. D'un simple conflit, le clan d'Hanna en avait fait une révolution en maltraitant des mercenaires fidèles à Karthage. Ce sont bien les partisans d'Hanna qui avaient fait naître la révolte en négligeant toutes les précautions prises par Abdmelkart et Azrou Baal fils de Giscon, en Sicile. C'était bien le manque d'humanité

de l'administration des Hanna qui avait transformé le mécontentement des mercenaires en guerre civile.

Puis, l'incapacité du chef du parti opposé faillit mettre la cité en face d'un danger immense, si on n'avait pas rappelé le héros d'Eryce à la rescousse, pour les sauver de leurs erreurs.

— Si j'ai accepté de me taire, pendant la guerre civile et de mettre mon amour propre au second plan, y compris quand on m'avait imposé de prendre Hanna comme partenaire de guerre et de partager la gloire, c'était par patriotisme et par amour de ma patrie !

Les derniers évènements avaient mis à jour l'incapacité des gouvernants à faire les choix utiles et efficaces face à l'adversité à cause de leurs penchants pour le vice et à cause de leur lâcheté.

Abdmelkart savait que c'était peine perdue de ramener ces oligarques à adhérer à sa vision. Durant la guerre civile, il avait pu se faire une idée précise de leurs ambitions tournées vers les intérêts de leurs personnes et de leurs clans. Ils n'avaient d'ailleurs pas réduit leurs inimitiés pendant le conflit ni après quand ils l'accusèrent publiquement d'être le seul responsable de cette guerre à cause des promesses faites aux mercenaires sans les avoir préalablement consultés.

Mais aujourd'hui, il pouvait aussi compter sur une autre force, certes bien intégrée au sein de la cité, mais qui était tenue injustement à l'écart des responsabilités par les oligarques. Cette force, pourtant présente depuis le début de la fondation de la cité, c'était les Numides massylès, natifs de Karthage. Il avait réussi à renforcer son autorité grâce à des alliances avec leur royaume d'origine et le triomphe obtenu récemment prouva à ses adversaires qu'il était capable, grâce à son génie d'organisateur et de meneur d'hommes, de ramener l'Afrique à une situation d'apaisement et d'obéissance dans le giron de Karthage.

Pour renforcer ce parti discret et laborieux, qu'il voulait à la

manière d'une troisième force alternative, pour sortir de l'éternel affrontement entre les Barcides et les Hanna, il œuvra à son épanouissement tout en se donnant les moyens de pouvoir le contrôler totalement.

Le mariage de sa fille Salambaal avec le prince Naar Baal fut un exemple réussi de cette approche Barcide. Devenu un puissant personnage, sa voix se fit forte dans cette assemblée d'oligarques corrompus et condescendants envers l'ennemi romain et les Africains.

— Allons-nous continuellement subir les conditions imposées par les Romains, récusait Abdmelkart.

— Non ! S'élevèrent des voix à l'unisson.

— Alors il ne nous reste plus qu'à nous tirer d'affaire, par nous-mêmes, au lieu de cultiver la haine de l'ennemi et de nous laisser nous abattre à ses exigences ! J'en appelle aux nobles cœurs de cette assemblée qui ne cherchent pas le salut uniquement pour eux-mêmes, mais pour les générations futures. C'est le moment de puiser une ardeur inédite et de montrer notre généreuse nature, celle qui a permis de bâtir la puissance de notre nation, sans quoi la lutte se terminera par la destruction totale de notre empire en Afrique !

Son discours fit mouche, car il savait que parmi les suffètes présents, certains avaient déjà envisagé de quitter l'Afrique pour échapper à cette menace constante des Romains. C'est dans ce but qu'il choisit ses mots, pour éveiller chez eux le sens du devoir envers la cité qui les a rendus riches et puissants. Il lui fallait manœuvrer habilement en conseillant des réformes politiques nécessaires pour mener à bien sa nouvelle politique. S'il lui était aisé de pouvoir compter sur ses officiers et sur le parti populaire afin de prendre le pouvoir de force et renverser les pourris au sein du sénat, ce n'était pas la voie qu'il adopta, bien qu'il ait acquis la certitude que le parti rival entretenait des relations douteuses avec

Rome.

Pour le général Abdmelkart, le vrai danger ne venait pas de Karthage, mais bien de Rome avec qui ces traitres commerçaient leur intelligence. Un jour que Malchus lui demandait comment faire pour sortir de toutes ces difficultés, le général répondit qu'il leur fallait agir sans éveiller les soupçons ni des félons à l'intérieur de la cité, ni de leurs maîtres romains.

La constitution de Karthage ne fut pas modifiée, cependant Abdmelkart réussit à faire voter une motion par laquelle Hanna, l'autre général, fut déposé du titre de général en chef de l'armée qu'il garda pour lui exclusivement. Outre le titre de commandant suprême des provinces africaines pour un temps indéterminé, Abdmelkart obtint aussi du conseil restreint, une garantie d'indépendance par rapport au pouvoir exécutif. Son adversaire Hanna, bien entendu, s'indigna avec une vigueur forcenée.

— C'est contraire à la constitution ! C'est une véritable dictature ! Confions-lui la royauté tant que nous y sommes, hurla-t-il à faire trembler les murs de l'hémicycle.

Cependant la motion fut votée à la majorité et seul le peuple pouvait dès lors, l'obliger à rendre compte de sa conduite. L'armée, son instrument de salut, venait de gagner à sa tête, l'homme qui allait la mener vers des victoires et des conquêtes au-delà de la frontière africaine.

Voilà comment cette année à Karthage, le parti de la guerre triompha.

L'armée que le général Abdmelkart constitua à partir des éléments patriotiques, fidèles à sa vision et à ses projets fut complétée par des Numides volontaires, dont la plupart l'avaient déjà servi en Sicile. Ces recrues eurent finalement le renfort de mercenaires.

Le projet Ibérique du général Abdmelkart fut difficile à mener,

mais s'il y avait à Karthage quelqu'un capable de le mener à bien c'était bien lui, le chef du clan des Barcides. Il veilla à payer ses soldats ponctuellement, comme il l'avait fait auparavant avec succès en Sicile. Son expérience à Eryce fut salutaire pour conduire à la fois les combattants vers une nouvelle terre et gérer les affaires financières d'un tel projet surtout qu'il n'escomptait aucune aide de la part de ses rivaux qui chercheraient plutôt à lui mettre des bâtons dans les roues.

— N'aurais-je donc aucune chance de les convaincre du patriotisme de mon projet ?

— La seule aide que tu peux espérer obtenir proviendra des simples citoyens, adhérant à notre parti populaire, répondit Astour Baal, son gendre. C'est eux qui fourniront les cadres militaires pour l'exécution de ton plan.

— En retour, je sais comment assurer leur complaisance. Il faudra que je trouve le moyen, une fois l'expédition réussie, de leur envoyer de quoi les entretenir en bonne et loyale relation.

— Et pour les autres ?

— Ceux qui sont gangrenés et vivent de la corruption, ils ne donneront rien pour rien !

Durant les préparatifs de son expédition, il lui fallait cacher à la fois son mépris pour cette caste de vendus qui se prétendaient les maîtres de la cité d'Elyssa et la destination de son ambitieux projet. Il s'entoura de quelques personnes de confiance, des amis et des parents, il s'assura du secret le plus total pour que même les Romains n'en sachent rien. Il accumula argent et munitions et ensuite recruta des soldats pour cette terre promise qui allait lui fournir de nouvelles ressources financières afin de compenser la perte de la Sicile et de la Sardaigne. C'est dans cette perspective que le général Abdmelkart Barak envisagea de partir à la conquête du sud de la péninsule ibérique pour aider sa patrie à se relever de ses plaies et lui faire recouvrir toute sa puissance

d'antan.

Avant son départ, il proposa aux suffètes d'officialiser la nomination de son nouveau gendre, le prince Naar Baal à la tête de la cavalerie légère. Il proposa de créer un nouveau corps d'armée qui faisait défaut à la cité.

— Nous gagnerons en efficacité à entretenir dans nos murs une académie équestre légère, au lieu de faire appel aux royaumes voisins, qui comme vous le savez, ne sont pas connus pour leur totale fiabilité !

— Quelles sont donc ses références pour lui confier de si hautes charges ? questionna Hanna, ouvertement hostile à cette proposition.

— Il a été le chef de la cavalerie royale de notre allié, l'Aguellid Gaïa, il a été notre otage royal et de plus, il est le fils de ma sœur et depuis peu l'époux de ma fille, que veux-tu de plus comme référence ! afficha Abdmelkart, avec pondération.

— Et c'est grâce à lui que je suis de retour parmi vous, signala avec frénésie le général Azrou Baal Giscon. En cela, je lui témoigne toute mon affection ainsi que ma reconnaissance éternelle !

L'argument fit mouche dans l'assemblée, même si dans le camp opposé on resta septique sur les choix militaires du général barcide. Carthage possédait une cavalerie lourde composée de soldats issus des riches familles de commerçants, celles qui avaient les moyens d'entretenir le destrier et ses armes.

Depuis les conflits les plus lointains, les suffètes engageaient les cavaliers numides pour leurs succès et prouesses sur les champs de bataille, leurs habilités au combat et leurs techniques particulièrement efficaces pour harceler l'ennemi et l'affaiblir sur les flancs et les arrières.

— A entretenir ce corps d'armée qui nous manque au sein de

notre cité, nous gagnerons en temps de réaction au lieu d'attendre l'arrivée de ses renforts au gré de u bon vouloir de nos alliés. Je propose donc que cette académie puisse être à la charge de la cité, financée par les fonds publics au regard de son importance stratégique.

Naar Baal fut ainsi désigné officiellement par le conseil des suffètes pour former un régiment de cavalerie légère. Il fut nommé au titre de commandant de l'académie militaire équestre de Karthage, où il s'installa avec son épouse Salambaal dans le quartier numide de Yarbaal, sur la colline de Byrsa.

*Le mensonge donne des fleurs, mais pas de fruits.
Titrit, reine de Massylès : -276/-180*

Il avait à peine la trentaine passée, quand il quitta Karthage, faisant croire au conseil des Cent Quatre qu'il entreprenait une expédition contre des Numides occidentaux séditieux, à la demande de son allié l'Aguellid Gaïa. Avec son armée et ses éléphants, il longea la côte africaine, accompagné de ses enfants et de toute sa famille tandis que, pour ne pas éveiller les soupçons chez le clan rival, la flotte appareilla quelques jours plus tard, commandée par son autre gendre, l'amiral Bomilkart.

— La jonction se fera aux colonnes de Melkart, au promontoire africain faisant face à l'Ibérie, précisa le général Abdmelkart.

Quand les armées se joignirent, son jeune fils, Hanni Baal insista pour traverser le détroit des colonnes de Melkart.

— Fils ! Tu dois retourner à Karthage avec tes frères où vous serez sous la protection de Naar Baal. Là où je me rends, il n'y aura dans un premier temps que la guerre. Je te construirais une cité pour t'accueillir, toi et tes frères, mes lionceaux ! Mais avant cela, tu dois parfaire ton éducation et apprendre l'art de la guerre où il n'est nulle part mieux enseigné que dans nos académies.

— Père, fais-moi alors la promesse de me faire venir bientôt !

— Allons au temple de Melkart et demandons-le-lui !

Ils gravirent ensemble les marches de pierre qui menaient jusqu'au sommet du promontoire, là où trônait sur le mont Abyla le temple du promontoire bâti autour de la grotte de Melkart. Ils s'arrêtèrent un moment avant de pénétrer dans l'enceinte sacrée

pour contempler le magnifique paysage qui s'offrait à leurs yeux. À quelques lieux de là, par-delà les flots, s'élevait juste en face d'eux, un énorme rocher planté sur la rive ibérique, le mont Calpé.

— Le comptoir de Gadès, désigna Abdmelkart, en pointant son index en direction du nord-ouest. C'est cette faible distance qui nous séparera, mon fils !

— Pas pour longtemps, père. Tu le promets ?

— Allons questionner la divinité !

Arrivés devant la porte, ils furent accueillis par un prêtre qui officiait dans ces lieux exposés aux éléments marins. La salle était décorée de bas-reliefs retraçant les célèbres exploits de Melkart et portant des caractères indéchiffrables. Même les gardiens du temple avaient perdu le sens de cette écriture. Le prêtre interrogé leur fournit une explication.

— C'est Melkart lui-même qui les a gravées. C'est le lien sacré entre la terre et l'Océan, pour empêcher un conflit entre ses deux éléments.

Puis, il les invita à entrer dans une petite salle, taillée dans la roche, où officiait la prophétesse des lieux.

— Voici Hanni Baal, mon fils ! Quel avenir Melkart lui destine-t-il ?

Depuis l'affront subi aux Iles Egates, Abdmelkart s'était promis de consacrer toute la vigueur et l'énergie qui lui restaient, pour effacer ce traité honteux. En soldat avide de conquêtes dont l'audace allait jusqu'à défier les dieux karthaginois eux même, son courage indomptable lui faisait mépriser sans peine, une paix avantageuse.

— Qui es-tu et quel est le motif de cette requête ?

— Je suis le général Abdmelkart, chef des armées de

Karthage. Je veux connaître le destin de mon fils avant de traverser le continent !

De sa main droite, il caressa la tête de son fils Hanni Baal, l'encourageant avec des mots emprunts d'exhortation.

— Je vois déjà que le cœur du jeune Hanni Baal sera enflammé de l'ardeur des batailles, prophétisa d'emblée la pythonisse libyenne. Mais quel est ton vrai motif, karthaginois ?

— De la cendre des Troyens ranimée est sortie une nation qui tient asservie sous un injuste traité de paix, la postérité d'Elyssa, déclara Abdmelkart. Si les Destins refusent à mon bras l'honneur d'effacer l'opprobre de la patrie, je voudrais savoir si mon fils, que je présente devant toi, mettra sa gloire à l'entreprendre jusqu'au dernier souffle de vie !

Silence de la pythonisse.

— Tu m'entends ? s'adressa-t-il à la fois à son jeune héritier et aux Dieux mécontents.

Puis, sans espérer une réponse autrement que par la bouche de la prêtresse, il examina le visage de son fils, qui lui, sans pâlir, en présence des fureurs de la pythonisse, contemplait d'un œil serein les cérémonies du temple, les parvis souillés de sang noir, et les flammes qui s'élançaient, dociles aux chants, dès qu'ils se faisaient entendre. Et le père reprit ses exhortations.

— Maintenant mon fils, tu dois me jurer de ne jamais accepter de te soumettre au joug des Romains !

Et l'enfant de neuf ans jura. Alors, Abdmelkart leva les bras vers le ciel et s'écria en prenant à témoin son dieu protecteur, celui qui dispensait la foudre.

— Soit rassurée à présent, Karthage ! Exulte déjà de savoir l'existence d'Hanni Baal le Barcide ! Et que les sénateurs du Latium se refusent à laisser croire que nous fléchirons un jour, tant qu'ils sauront, Hanni Baal mon fils, que tu grandiras pour